

APPEL AUX PRÊTRES.



Chers amis, c'est un ami plein de compassion qui vous adresse ces lignes. Je ne vous connais pas individuellement, mais je connais vos angoisses; elles me touchent et je voudrais vous en délivrer.

Je le sais, intérieurement du moins vous ne songerez pas à le nier, vous n'êtes pas heureux : votre profession de prêtre vous pèse; et s'il est un regret profond dans votre vie, c'est d'avoir fait l'abandon de votre liberté. Pour la plupart, vous êtes entrés dans les ordres poussés par une volonté étrangère, stimulés peut-être par de nobles illusions sur le bien qu'il vous serait donné d'accomplir. Mais aujourd'hui, devenus vos maîtres, aujourd'hui désillusionnés par l'expérience, si vous pouviez remonter dans votre passé, à l'heure fatale où vous étiez encore sur le seuil du séminaire, ah! sans doute vous ne le franchiriez pas.

Malheureusement, pensez-vous, le pas est fait; un abîme me sépare du monde, de la famille, du bonheur, et il ne me reste qu'à pleurer en secret. Qui me donnerait du pain

hors de l'église ? Qui voudrait me voir, dépouillé de ma robe de prêtre ? Le mépris du monde, la vengeance de l'église ne me poursuivraient-ils pas partout ?

J'en conviens, ces obstacles sont grands, mais sont-ils insurmontables ? Non ; ils ne vous paraissent tels que parce que vous êtes de l'autre côté de la barrière. Un peu de courage ! un noble élan, et vous êtes libres ! Si la force vous manque, venez la puiser dans l'examen sérieux de votre triste position. Je vais sonder vos plaies ; peut-être ma main vous paraîtra-t-elle lourde ; mais n'ayez crainte, loin de vous blesser, elle veut vous guérir. Parcourons d'abord ensemble les anneaux de cette chaîne de fer qui meurtrit votre vie.

Dans votre intérieur, une pénible solitude. Je le sais, on a tenté d'étouffer en vous le cri de la nature ; mais je sais aussi que Dieu est plus fort que l'homme, et que si ces coupables tentatives ont pu mâter votre chair, du moins elles n'ont pu refroidir votre cœur. Pour vous comme pour les autres, une épouse et ses soins, des enfants et leurs sourires, sont restés, dans vos rêves du presbytère, les premiers éléments du bonheur ; et peut-être, à vous qui ne pouvez légitimement les souhaiter, ces biens, apparaissent-ils encore plus précieux. Y penser est pour vous une torture, les désirer un crime, et cependant vous ne sauriez échapper à ces pensées, ni à ces désirs. Pour tromper cette solitude, vous avez appelé une servante, une nièce, et ainsi doublé vos angoisses ou vos dangers. Il ne vous suffit plus de vous tenir en garde contre une affection toujours prête à naître, mais vous devez encore refouler, à chaque instant du jour, une pensée qui voudrait se communiquer, une indécision en quête d'un conseil, une larme demandant une consolation, et cela sous peine de retrouver la tentation coupable dans une innocente intimité. Peut-être avez-vous résisté jusqu'à ce jour, et peut-être aussi céderez-

vous demain. On ne se durcit pas à de tels combats ; on y use ses forces ; les victoires elles-mêmes y préparent des chutes ; et vainqueur jusqu'à la fin, vous en sortirez encore brisé par les luttes de la résistance.

Du presbytère , vous descendez à l'église ; mais vous n'échappez à un piège que pour tomber dans un second. Ici, le matin, devant l'autel ou sous la chaire, une foule de femmes se pressent sous vos yeux et savourent vos paroles. Le soir, au confessionnal, elles viennent une à une se pencher à votre oreille et vous faire le confident de leurs pensées intimes. Celle-ci, mondaine, vous déroule le tableau séduisant de ses longues erreurs. Celle-là, jeune fille, vous ouvre son cœur vierge ; son innocence vous intéresse, ses confidences vous captivent ; elle vous confesse que si jamais elle n'aima que sa mère, cependant elle éprouve le besoin indéfinissable d'un autre attachement. Vous entendez cela ; votre cœur bat plus vite ; vous rêvez le bonheur de celui qu'elle cherche, vous... mais non, cette pensée est déjà coupable, il vous faut l'étouffer et souffrir en silence, ou la nourrir et tomber dans le crime. Il semble, en vérité, que Satan se soit attaché à vous sous la forme du célibat, et qu'il n'ait revêtu cette figure que parce que vos fonctions vous mettent plus souvent en présence du sexe défendu.

Ai-je exagéré vos périls ? Non, amis, vous le savez, je n'ai regardé qu'au bord d'un abîme où je ne veux pas plonger plus longtemps du regard, mais j'en appelle à vos souvenirs, et vous demande si le célibat n'est pas le ver rongeur de votre vie ?

Si du moins, après avoir fui la solitude de l'intérieur et les tentations de l'église, vous pouviez trouver des amis et la paix dans le monde ; mais non, encore ici des femmes que vous ne pouvez approcher sans danger, ni fuir sans souffrance ; des hommes dont le courant d'idées ou d'affaires n'a rien de commun avec le vôtre. Dans une famille,

dans un cercle, dans la rue, vous vous sentez étranger ; par respect pour vous, on garde le silence ; vous remarquez que votre présence gêne et qu'on attend votre départ pour être à l'aise. Si chacun, au contraire, agit et parle en liberté, il vous semble qu'on vous tend un piège ou vous jette une injure, si peu votre costume, vos pratiques et tout ce qui rappelle votre personne rencontre de sympathie dans le monde !... Voilà ce que vous avez pu remarquer vous-même, ce qui sans doute vous a souvent fait souffrir ; que serait-ce si vous pouviez soupçonner tout ce qu'en votre absence, un monde trop peu connu de vous, témoigne pour votre caste d'antipathie et de haine ! Ce monde a tort, je le veux croire ; mais enfin, sachez-le, il vous hait, et vous hait vous, sans vous connaître personnellement, par le fait seul que vous êtes prêtre. Regardez autour de vous, à l'heure où je vous parle, et vous verrez une foule ameutée vous jeter de toutes parts la pierre sous forme de gravures, de livres, de drames, de discours. Ne vous y trompez pas : il n'y aurait pas tant d'écrivains pour vous outrager, s'il n'y avait pas tant de lecteurs prêts à leur applaudir. Si cette haine générale était sans motif, je vous dirais : Supportez-la, et marchez comme le fit Jésus-Christ, votre maître. Mais non, vous le savez, si ce n'est pas vous, d'autres se la sont attirée, et fussiez-vous encore plus saints, qu'on ne voudra pas voir de différence entre vous et vos collègues ; leur cause perd la vôtre, leur passé ruine votre avenir, et les arrêts du peuple déjà portés contre vos frères coupables, vous frappent, vous innocent, et stérilisent d'avance vos plus nobles efforts.

Voilà vos rapports avec le monde, voyons ceux avec vos collègues. Remarquez que je ne calomnie pas, je vous suppose le désir de faire le bien : vous cherchez à moraliser votre paroisse, vous soulagez le pauvre, vous renoncez à un casuel odieux au peuple, vous donnez moins de place aux pratiques minutieuses, et plus à la prédication de l'é-

vangile. Je le veux, vous avez en partie réussi. Qu'avez-vous gagné ? De chacun de vos collègues vous avez fait un jaloux. Dans votre dévouement, il ne voit qu'une ambition condamnable, ou tout au plus un mérite importun qui lui barre le passage. Négligez vos devoirs, et vous aurez des dénonciateurs véridiques ; remplissez votre tâche, et vous aurez des délateurs mensongers : si vous voulez avancer, épiez vos égaux, flattez vos supérieurs, faites-vous les complices des faiblesses des uns et des autres. Espionnez ce curé voisin qui vous espionne à son tour : déguisez-lui vos pensées comme il vous cache les siennes ; découvrez ses fautes comme il cherche les vôtres, et pour y mieux réussir, accueillez avec un sourire le baiser du traître qui vous désigne dans l'ombre à la main qui doit vous traîner devant le sanhédrin. Les trente pièces d'argent qui lui sont réservées pour salaire, c'est l'humble poste où vous êtes, ou celui où vous tendez.

A l'envie de vos égaux viennent se joindre l'orgueil et la tyrannie de vos supérieurs. Cet homme qui tout à l'heure rampait au-dessous de vous se redresse maintenant au-dessus de votre tête. Votre complaisant d'hier est votre maître aujourd'hui..... Et quel maître ! aussi dédaigneux que Jésus était humble, aussi impérieux que Jésus était doux, vous faisant acheter par de longues années de soumission aveugle une récompense vingt fois méritée, vous interdisant même un geste sans permission, se faisant l'intermédiaire indispensable des faveurs du saint-siège, et réclamant encore sa large part dans les fruits de votre pauvre église. Tout cela serait peu, si vous n'aviez encore à craindre l'injustice et le caprice. Depuis longtemps vous espériez une autre place, c'est un nouveau venu plus servile qui l'obtient. Vous avez alors quelque velléité d'élever la voix, on vous impose silence par la perspective d'une suspension. On veut surtout vous apprendre à obéir ; on essaye en vous jusqu'à quel point le jonc peut plier sans se rompre :

courbez-vous, courbez-vous encore, que votre front touche à vos pieds ; surtout ne levez pas un timide regard, ne laissez pas échapper un soupir, on vous accuserait de révolte et vous jetterait dans une paroisse un peu plus obscure!... et vous êtes un homme ? et cet évêque est votre semblable ? ah ! pauvre ami, on pourrait en douter !

Ainsi tenté, meurtri, combattu par vos serviteurs, vos collègues et vos maîtres, pourrez-vous au moins vous reposer sur vous-même et vivre heureux dans votre conscience ? Non, ici de nouveaux tourments vous attendent. Mis chaque jour en face de devoirs factices, minutieux, puérils, vous êtes sans cesse tentés d'en éluder l'accomplissement. Toutefois vous ne l'oserez pas toujours, pas même en secret, et quoique ces lois de l'église n'aient rien de commun avec la loi de Dieu, leur violation blesse votre conscience, si bien que vous êtes malheureux de les suivre et malheureux de vous en éloigner. Vous souffrez à voir un homme sérieux gaspiller sa vie dans de vaines pratiques, à marmotér à l'autel des paroles latines, promener son corps dans les rues et dans l'église, user son énergie morale en observances de jeûnes et de macérations. Vous vous révoltez intérieurement contre de telles absurdités.... et cependant, ne pouvant rompre avec elles sans rompre avec l'église, vous en venez à les observer sans conviction. Chaque devoir accompli coûte à votre dignité et chaque devoir négligé coûte à votre conscience. C'est ainsi en vous une lutte dans laquelle vainqueur ou vaincu vous êtes toujours sûr de trouver une douleur.

Eh ! quel martyr ne doit-ce pas être pour vous que de vous montrer toujours ce que vous n'êtes pas ! Recommander une pratique que vous voudriez supprimer, donner un pardon que vous savez ne pas à votre disposition, prêcher aux autres un saint que vous ne priez pas pour vous, suivre les fervents dans leurs superstitions pour ne pas les blesser, cacher votre pensée sous des paroles fausses ou équivoques,

éluder une question, faire en public ce que vous ne feriez pas en secret, vous contrefaire pour donner l'exemple, mentir à vous-même pour édifier les autres, et ainsi pour ne pas scandaliser les hommes, consentir à scandaliser votre Dieu !

Et devant l'incrédule, combien ce rôle n'est-il pas encore plus pénible ! vous trouvez dans votre paroisse un homme instruit ou influent en position de vous aider à faire le bien, mais vous sentez que cet homme n'a pas confiance en vous, il semble qu'il ait peur de votre robe. Lui direz-vous que vous méprisez ces vaines cérémonies qui le font sourire ? Non, car il vous mépriserait vous-même pour votre inconséquence. Garderez-vous, à son égard, les apparences que vous gardez avec le reste du troupeau ? Mais il vous accusera d'hypocrisie et se tiendra loin de vous. Il ne vous reste, à l'exemple de tant de prêtres dont le langage change selon les circonstances et les hommes, qu'à dire à cet incrédule que votre religion est bonne pour le peuple ; mais que lui, philosophe, peut agir par des considérations plus hautes. Honteuse flagornerie, dont le succès ne fera de votre dupe qu'un fourbe de plus !

Oui, une vie de formes, d'apparences, disons-le, une vie tissée d'hypocrisies, voilà ce qu'il y a de plus insupportable au monde, et ce qu'il vous faut cependant supporter ! Ah ! dites-moi, n'en êtes-vous pas encore écrasé, et ne crierez-vous pas bientôt grâce ? Ne voulez-vous pas reprendre votre dignité d'homme pensant, vos droits de citoyen libre, vos privilèges de chrétien responsable devant Dieu ? Oui j'aime à le croire, et c'est pourquoi je viens à vous dans l'espoir de vous aider à secouer le joug qui vous pèse.

Et d'abord, chers amis, n'allez pas croire qu'en vous exhortant à briser le joug de l'homme, je veuille vous pousser à secouer celui de Dieu. Non, mais je voudrais vous engager à distinguer entre les deux pour rejeter l'un dur et pesant, et charger l'autre doux et léger. Chose

étrange ! ce Dieu qu'on fuit pour sa sévérité est de fait bien plus facile à satisfaire que ces hommes qu'on recherche pour leurs accommodements. Oui, Dieu ne vous demande ni célibat, ni jeûnes, ni abstinences ; ce qu'il réclame de vous, c'est que vous vous repentiez et croyiez sincèrement en Jésus-Christ, sachant bien que cette repentance et cette foi vous donneront un nouveau cœur et une nouvelle vie. Je comprends que le faux salut de Rome, incertain, acheté par parcelle, chaque jour, au prix de quelques pénitences, n'ait rien de bien rassurant pour vous. Mais lorsque vous saurez que le salut véritable est un don de Dieu et non pas un fruit de vos œuvres ; que ce salut vous est assuré dès ce jour et à toujours, sans condition, sans pénitence, sans messe, sans purgatoire, mais par le seul sacrifice de Jésus-Christ accepté par vous avec foi, oh ! pourrez-vous alors ne pas tressaillir de joie, ne pas changer de vie et hésiter encore à rompre avec l'homme pour vous attacher à Dieu ?

Mais hélas ! Rome a tellement faussé vos idées par le salut, et tellement calomnié les doctrines contraires aux siennes que je crains bien que vous ne me compreniez plus sur ce point ou que vous n'écoutez qu'avec prévention ce qui me reste à vous dire. N'importe, je poursuivrai ; il me suffit de savoir que je défends la cause de mon Dieu, et que je parle pour votre bien, pour me donner le courage de parler.

Et d'abord, ne m'écoutez pas, je vous prie, comme un homme qui vient exposer ici un système théologique, mais comme un ami, parlant à son ami ; dites-vous qu'il s'agit de vous, prenez pour vous, personnellement pour vous, les promesses de Dieu, et voyez si elles ne sont pas bien faites pour répondre aux besoins de votre cœur.

Quel que soit le nombre et l'importance des œuvres et des cérémonies accomplies par vous, vous avouerez que votre conscience n'est pas tranquille devant Dieu et qu'à cette

heure, vous ne verriez pas venir la mort sans terreur. Que ferez-vous donc? dire de nouvelles messes, vous soumettre à de nouveaux jeûnes? ferez-vous plus d'œuvres? Mais ce qui ne vous a pas tranquilisé hier ne vous donnera pas mieux la paix demain. Que vous ayez plus ou moins de confiance à toutes vos pratiques, je sais que votre conscience se soulève encore et vous trouble. Non, vous n'avez pas et vous n'aurez jamais le calme intérieur par de tels moyens. Encore une fois donc, que faire? Tout simplement vous jeter tout couvert de vos péchés sans crainte et sans hésitation dans les bras de Jésus, mort pour les effacer. Le moyen est si simple que je crains que par sa simplicité même il ne vous échappe; et cependant je ne puis pas, je ne veux pas l'embrouiller pour lui donner à vos yeux plus de créance; ce que vous avez à faire, je le répète et le répéterai sans me lasser, c'est de vous jeter tout couvert de vos péchés, sans crainte et sans hésitation, dans les bras de Jésus, mort pour les effacer. Mais c'est trop peu de chose, direz-vous. Oui, cher ami, c'est si peu de chose que ce n'est rien; mais c'est précisément parce que ce n'est rien de votre part que c'est tout de la part de Dieu. Ne veuillez pas agrandir votre œuvre pour amoindrir la sienne; et vous ne serez jamais mieux dans l'esprit chrétien qu'en vous humiliant jusqu'à n'attendre rien de vous, et tout de Dieu. Tout est là, et pour la troisième fois je veux le répéter afin de contraindre votre esprit à s'y arrêter: vous n'avez rien à faire, sinon de vous jeter tout couvert de vos péchés, sans crainte et sans hésitation, dans les bras de Jésus, mort pour les effacer.

Mais peut-être pensez-vous que vous saviez déjà que Jésus est un Sauveur? Oui, vous le saviez en théorie; mais remarquez qu'en pratique, toute votre conduite contredisait cette vérité; c'est sur vous, vos œuvres, que vous comptiez pour escalader le ciel; en sorte qu'élevé sur cette montagne de sable mouvant vous sentiez à chaque instant vos

pieds s'enfoncer. Jésus n'était pas pour vous le rocher inébranlable du salut, le rocher que la tempête des péchés ne saurait renverser, ni même atteindre. Si Jésus avait été pour vous un véritable Sauveur, un Sauveur tout entier, un éternel Sauveur, vous n'auriez plus eu de crainte ni de la mort, ni de l'enfer; que dis-je, plus de crainte? vous auriez été triomphant dans la joie et avec Paul vous vous seriez écrié : « je sais, oui je sais que ni la » mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les » choses présentes, ni les choses à venir ne peuvent plus » me séparer de l'amour que Dieu m'a témoigné en Jésus- » Christ. »

Votre salut, votre salut assuré, certain, éternel, voilà la pensée qui doit d'abord vous réjouir, et ensuite sanctifier votre vie. Croyez cela, non parce que je vous le dis, mais parce que l'Evangile en est plein; croyez cela, et vous n'aurez plus de peine à vous détacher d'une Eglise qui vous enseigne précisément le contraire.

Mais je sens que ce n'est pas en quelques mots que je puis vous exposer ici la vérité telle qu'elle est en Christ. D'ailleurs j'aime bien mieux que vous l'entendiez de la bouche de Dieu lui-même: c'est pourquoi je vous supplie avec instance d'aller l'étudier directement dans la Bible et en particulier dans le Nouveau Testament de notre Seigneur Jésus-Christ.

Toutefois, avant d'avoir lu cette Bible, vous désirez abandonner la prêtrise, mais vous ne savez de quel côté vous tourner. Certes avec une véritable confiance en Dieu, « vous recherchiez premièrement le royaume des cieux et sa justice, sachant que le reste vous sera donné par-dessus. » Mais en attendant cette confiance, et même pour la faire naître, voyons ce que vous avez à faire.

Sur quelque point que vous soyez de la France, il est sans doute non loin de vous, de ces hommes qui font de la Bible leur tout, de ces hommes que le monde appelle pro-

testants, et qui se croient chrétiens. Choisissez parmi eux celui qui vous paraît le plus respectable, adressez-vous à un de ces pasteurs zélés, actifs, que vous avez peut-être entendu nommer; assurez-vous de sa discrétion, ouvrez-lui votre cœur, exposez-lui vos pensées, sinon de vive voix, du moins par correspondance; écoutez ce qu'il peut avoir à vous dire, demandez-lui quelques livres, examinez, et soyez certains qu'avec de la bonne foi et la prière, vous trouverez la vérité et le courage de la suivre.

Craignez-vous de prendre un confident trop rapproché de vos supérieurs? écrivez dans une de ces contrées étrangères, la Suisse, la Prusse, l'Angleterre; adressez-vous à Londres, à Paris, à Genève, aux sociétés bibliques, de mission ou d'évangélisation; si les renseignements, les noms, les adresses vous manquent, demandez-les même au libraire dont ces pages portent le nom, et soyez certains que vous trouverez des hommes heureux d'avoir à répondre à vos questions.

Je le sais, ils ne sont pas en petit nombre, les prêtres fatigués, comme vous, de la charge qu'ils ont prise inconsidérément. Cherchez donc autour de vous ceux qui méritent votre confiance, en vous mettant en garde contre les espions de l'évêque. Consultez-vous avec un de ces collègues discrets, liez-vous par de mutuels engagements et donnez-vous la main pour marcher avec plus de sécurité.

Ce ne sont pas là des conseils lancés au hasard; je ne fais qu'énumérer les moyens que d'autres ont déjà mis en usage. J'ai plus d'un frère en Christ, qui fut jadis prêtre; et je n'en connais pas un qui regrette son affranchissement. Aujourd'hui l'un prêche l'Évangile comme pasteur, l'autre instruit l'enfance: celui-ci est devenu père de famille avec la sanction de la loi de son pays; car il ne lui a fallu trouver pour cela, qu'un maire s'en tenant au code civil sans s'inquiéter

des canons ecclésiastiques ; celui-là est allé chercher à l'étranger la légitimation d'un mariage qu'un magistrat timide lui refusait en France. Vous le savez aussi bien que moi, il n'est pas un mot dans les lois de notre patrie qui valide les vœux formés devant l'Eglise. Marchez donc sans crainte , car vous avez pour vous le code de nos législateurs et la Parole de notre Dieu.

